

Yves-Marie BLANCHARD
Institut Catholique de Paris

**Assemblée générale des Filles de la Charité
(religieuses de Saint Vincent de Paul)
Paris, 140 rue du Bac, le 27 mai 2009**

Prophétie et espérance : les aléas du dialogue œcuménique

Le mot « œcuménisme » a parfois mauvaise presse : la présence d'un mot abstrait en « -isme » laisse craindre à certains qu'il s'agisse d'une nouvelle religion, voire d'une synthèse artificielle des Églises chrétiennes. C'est bien pourquoi nous parlerons plutôt de « mouvement » ou « dialogue » œcuménique, pour désigner non pas un système théorique mais une réalité bien vivante, en plein développement, avec des avancées et des temps d'arrêt – sinon des reculs – bref un processus en cours, bien loin d'être achevé, et particulièrement adapté à la problématique de votre Assemblée générale : « Prophétie et espérance, maintenant et partout ». Oui – et nous allons le voir – le mouvement œcuménique demeure, malgré certaines apparences, une réalité tout à fait actuelle (maintenant). Par définition, c'est une entreprise universelle (partout), même si la conscience est plus vive en certaines régions du monde. Surtout, il s'agit d'un processus en devenir, dont les motivations en appellent à l'espérance et dont les réalisations, même modestes, peuvent être considérées comme prophétiques. Vous le voyez, nous sommes pleinement dans le sujet de votre session en portant nos regards sur le mouvement œcuménique, entre espérance et prophétie, maintenant et partout. Notre exposé sera composé de six parties.

1. Il faut se rappeler que le mouvement œcuménique est une réalité récente, tout juste vieille d'un siècle, ce qui veut dire que, si les séparations sont fort anciennes (en gros dès le 5^{ème} siècle pour les Églises orientales anciennes, le 11^{ème} siècle pour l'Orthodoxie, le 16^{ème}

siècle pour les Églises de la Réforme), il a fallu attendre le tout début du 20^{ème} siècle pour que se mettent en place des rencontres inter-ecclésiales, d'abord au sein du monde protestant, mais impliquant aussi les Orthodoxes, les Anglicans et, dans une moindre mesure, les Catholiques. Deux modèles se sont alors développés parallèlement : celui de conférences internationales, tenues à intervalles réguliers, tels les trois mouvements à l'origine du Conseil Œcuménique des Églises (le Conseil international des Missions, et surtout les deux courants du christianisme social – Vie et Action, Life and Work – et du dialogue théologique – Foi et Constitution, Faith and Order) ; celui de rencontres bilatérales, unissant deux Églises, souvent à partir du charisme de personnalités exceptionnelles, dont l'engagement peut véritablement être taxé de « prophétique ». Ainsi des Conférences de Malines, fruit de la profonde amitié entre l'anglican Lord Halifax et le cardinal Mercier, archevêque de Malines-Bruxelles, au tout début du 20^{ème} siècle.

Suite à ces débuts prometteurs, deux dates sont à retenir : tout d'abord, en 1948 à Lausanne, la naissance du Conseil Œcuménique des Églises (WCC : World Churches Council), né de la fusion des deux principaux courants précurseurs ; ensuite, le Concile Vatican II, dont la déclaration sur l'Unité des Chrétiens (*Unitatis redintegratio* : 1964) non seulement accepte la démarche œcuménique mais fait de celle-ci une priorité ecclésiale et un engagement irréversible. Quoi qu'il ait pu en paraître quelquefois, cet engagement de l'Église catholique demeure pleinement valable aujourd'hui : il a été maintes fois confirmé par l'engagement concret et l'enseignement doctrinal des papes Paul VI, Jean-Paul II (avec, entre autres, en 1995 la belle et forte encyclique *Ut unum sint*) et maintenant Benoît XVI. Ainsi l'œcuménisme est-il plus que jamais à l'ordre du jour, sous l'impulsion du Conseil Pontifical pour l'Unité des Chrétiens, aujourd'hui présidé par le grand théologien qu'est le cardinal Walter Kasper. Notons que, si l'Église Catholique n'a jamais adhéré au Conseil Œcuménique des Églises (qui rassemble aujourd'hui plus de trois cent Églises), sans doute par peur que le mouvement ne se réduise à n'être qu'une sorte de forum superficiel à la façon de l'Assemblée générale des Nations Unies, elle participe pleinement aux travaux de la branche théologique (Foi et Constitution), au sein de laquelle s'opère le plus gros de la recherche fondamentale en vue de l'Unité des Églises (par exemple le fameux document de Lima 1982 : *Baptême, Eucharistie, Ministère*, en abrégiation : BEM). De cette situation paradoxale (présence-absence de l'Église Catholique au Conseil Œcuménique) relève, entre autres, la situation européenne, avec le face à face, au demeurant très chaleureux et réellement efficace, entre le Conseil des Conférences Épiscopales d'Europe (CCEE), représentant les Catholiques

d'Europe, et la Conférence des Églises d'Europe (KEK), regroupant une foule d'Églises issues soit de la Tradition orientale soit de la Réforme protestante. Les deux institutions collaborent étroitement entre elles, comme ce fut encore le cas avec l'adoption de la Charte œcuménique européenne (2001) et la tenue d'une troisième assemblée européenne, à Sibiu (Roumanie) en septembre 2007 (après Bâle – 1989 – et Graz – 1997), justement consacrée à la place des Églises chrétiennes dans le processus de construction européenne.

2. Les résultats acquis au cours d'une histoire relativement brève – et, reconnaissons-le, ralentie par le retard de l'Église Catholique qui fut longtemps hostile au mouvement œcuménique et ne l'a vraiment rejoint qu'en 1964, avec le Concile Vatican II – sont réellement considérables, si l'on veut bien se rappeler ce qu'était la situation il y a encore une cinquantaine d'années. Il est facile de dresser une liste, d'ailleurs incomplète, des progrès accomplis dans ce domaine. Signalons seulement quelques points :

- a) la levée réciproque des condamnations et anathèmes pourtant vieux de plusieurs siècles, quasiment un millénaire dans le cas des relations entre Catholiques et Orthodoxes, rétablies par Paul VI et Athénagoras, le 5 janvier 1964, à Jérusalem ;
- b) la confession commune de la foi, notamment entre le pape et les patriarches des Églises orientales anciennes (arméniens, coptes, syriens), ainsi que la signature d'accords doctrinaux, telle la déclaration commune sur la justification, approuvée par l'Église Catholique et la Fédération Mondiale Luthérienne, le 31 octobre 1999 ;
- c) l'organisation de prières interconfessionnelles, notamment dans le cadre de la Semaine annuelle de prière pour l'Unité des Chrétiens (18-25 janvier), instituée à Lyon par l'abbé Paul Couturier en 1935 et depuis lors fidèlement reconduite chaque année ;
- d) l'existence de multiples comités mixtes de dialogue théologique, aussi bien au niveau universel que dans un certain nombre de pays, tout particulièrement la France ou les Etats-Unis, où certains comités se sont fait connaître par la qualité de leurs travaux. Citons à ce titre, le Groupe des Dombes qui, depuis 1937, poursuit un dialogue approfondi et vraiment prophétique entre Catholiques et Protestants francophones, sous la forme d'un groupe privé et non officiel, mais doté d'une autorité morale largement reconnue.

Surtout, au-delà de ces acquis institutionnels, il convient de souligner l'excellent climat relationnel et fraternel, désormais de règle en de nombreux pays, et cela de façon tout à fait nouvelle au regard d'un passé douloureusement marqué par l'indifférence, la haine et la violence. Qu'on pense seulement aux Guerres de Religion, tellement lourdes dans le passé français, mais cela est vrai aussi ailleurs. Ce climat nouveau se traduit par des relations de confiance et de soutien mutuel à tous les niveaux, aussi bien chez les fidèles que dans la hiérarchie. Il est désormais banal et considéré comme normal de s'inviter de part et d'autre aux synodes et assemblées, de même qu'il est devenu habituel d'œuvrer ensemble pour la charité et les grandes causes sociales. Souvent même – et c'est le cas en France avec le CCEF (Conseil Chrétien d'Églises en France) – les Églises s'efforcent de parler d'une même voix face aux autorités publiques. Cela n'est pas toujours facile car, si la foi est commune, les réflexes et les sensibilités en matière sociale et politique peuvent être divergents. Les résultats obtenus n'en sont que plus spectaculaires : jamais un catholique qui reviendrait sur terre après cinquante d'absence n'en croirait ses yeux ! Malgré les divergences réelles et le poids de l'histoire, malgré le péché des hommes et les enfermements respectifs, il y a vraiment aujourd'hui le sentiment très fort d'appartenir à la même et unique Église Corps du Christ, à travers la diversité des figures historiques de l'Église. Une telle conviction mérite d'être reconnue : elle constitue à mes yeux l'une des plus grandes richesses que les chrétiens du vingtième siècle auront laissées à leurs successeurs. Il nous appartient de faire en sorte que cette lumière, encore fragile, ne s'éteigne pas du fait de notre négligence ou en raison d'un scepticisme trop souvent véhiculé par les médias et ceux qui n'ont d'autre critère de jugement que des apparences heureusement trompeuses.

3. Certes, on peut aujourd'hui déplorer un certain essoufflement du mouvement œcuménique, au grand regret des pionniers d'après le Concile. Il faut cependant relativiser ce sentiment et regarder la situation œcuménique en relation avec d'autres secteurs de l'activité ecclésiale, tout aussi vulnérables dans le contexte social et culturel d'aujourd'hui. Essayons cependant de relever quelques-unes des causes pouvant expliquer ce relatif affaïssement du dialogue œcuménique :

- a) Tout d'abord, la difficulté même du dialogue œcuménique, une fois dépassé le stade du simple apprivoisement. Il était finalement assez facile et en tout cas fort gratifiant de retrouver ensemble les chemins de l'amitié. Maintenant que cette première étape est franchie, il est évidemment beaucoup plus rude d'affronter ensemble les questions de

fond qui nous ont longtemps opposés et continuent de nous séparer. Une telle tâche d'éclaircissement et d'approfondissement exige la contribution de spécialistes ; pour être honnête, le travail devra prendre encore beaucoup de temps. Dès lors on comprend que cela puisse décourager des fidèles en attente de résultats concrets et déçus de devoir attendre encore longtemps les signes d'unité attendus avec une légitime impatience.

- b) Ensuite, la tentation du repli identitaire, caractéristique des sociétés post-modernes en proie aux effets contrastés d'une globalisation ou mondialisation susceptible de brouiller les repères indispensables à la vie sociale. Du moment qu'une telle frilosité affecte tous les domaines – qu'on pense aux difficultés de l'Union Européenne ou, plus grave, aux réveils ethnocentriques sensibles en bien des contrées –, il n'est pas étonnant qu'elle affecte aussi les grandes religions et plus particulièrement, au sein du christianisme, les Églises séparées. Il est évident qu'en ce début du 21^{ème} siècle les grands idéaux unitaires se trouvent remis en question : il n'y a pas de raison que l'œcuménisme échappe totalement à cette crise (que nous espérons passagère).
- c) Pour positif qu'il soit, le développement récent du dialogue interreligieux tend à occulter le mouvement œcuménique, jugé peu efficace et trop particulier. Il peut en effet paraître plus urgent d'ouvrir le dialogue avec les grandes religions non chrétiennes : de véritables enjeux géopolitiques, notamment dans le cas de l'islam, appellent à intensifier de telles relations. D'autre part, la banalisation des voyages intercontinentaux et l'importance des phénomènes migratoires ont pour effet de sensibiliser l'opinion à des traditions religieuses offrant un réel dépaysement spirituel. À côté de cela, le dialogue interne au christianisme peut paraître plus étriqué, en tout cas moins urgent, voire trop peu exotique. Certes, d'un point de vue chrétien éclairé, il est évident que les deux dialogues, interreligieux et interconfessionnel, sont indispensables et indissociables mais, à courte vue, on peut être tenté d'émettre des priorités. Dans ce cas, le danger est grand d'oublier l'exigence œcuménique.
- d) Enfin, la conjoncture géopolitique actuelle accentue certains effets négatifs, ayant pour effet de ralentir, voire stopper temporairement, certaines entreprises de dialogue engagées depuis un certain temps. Tout particulièrement, l'effondrement de l'empire soviétique il y a déjà vingt ans a permis l'émancipation de nombreux pays, heureusement redevenus maîtres de leur destin. De ce fait, leurs Églises sont elles-

mêmes entrées dans un long processus de réappropriation de leur histoire et de redéfinition de leur position sociale et culturelle. Dès lors, il n'est pas étonnant qu'un tel renouveau intérieur ait exigé une pause dans le dialogue extérieur. Il en fut sans doute un peu de même à l'heure de la décolonisation, pour des Églises désormais en charge de leur propre identité, au cœur d'identités nationales elles-mêmes incertaines. Une chose est sûre : l'insécurité ou l'hésitation sur soi-même ne favorisent jamais le dialogue avec autrui ; les mutations considérables apparues dans notre monde ces dernières années peuvent ralentir des démarches de dialogue, initiées pour une part dans l'esprit de reconstruction consécutif à la deuxième guerre mondiale et caractéristique des années de croissance occidentale, justement contemporaines du Concile Vatican II et de son généreux optimisme.

4) Quoi qu'il en soit des difficultés présentes et compte tenu des effets de mode auxquels il faut de toute façon résister, le dialogue en vue de l'Unité des Chrétiens n'est, en aucune façon, optionnel ou facultatif. Il y va de l'identité même de l'Église, selon l'enseignement de Jésus, tel qu'il nous est transmis dans l'évangile selon saint Jean. Les exégètes et historiens du premier christianisme sont aujourd'hui convaincus que la communauté johannique a elle-même intensément souffert d'une crise interne ayant mis à mal l'unité du groupe initialement rassemblé autour du Disciple bien-aimé. Ainsi nourrie de son expérience malheureuse, la communauté du quatrième évangile a compris mieux que quiconque à quel point le souci de l'Unité pouvait être au cœur même de la pensée et de la volonté de Jésus, au point d'en faire son ultime et décisive prière (chapitre 17), en quelque sorte le dernier mot du « testament » ainsi laissé aux disciples. Il n'y a donc aucune hésitation à se faire sur l'urgence et la nécessité du dialogue œcuménique. En effet, au long de l'histoire et aujourd'hui encore selon la diversité des situations régionales et des figures ecclésiales, il a pu exister – et il continue d'y avoir – de multiples orientations pastorales, pleinement légitimes mais tributaires d'un lieu et d'un temps donnés. Ce n'est pas le cas de l'action œcuménique : celle-ci découle de la volonté expresse de notre Seigneur Jésus Christ, à l'heure même de la Croix. Et cela pour deux raisons : la première raison – proprement théologique et fortement affirmée par Jésus – tient au mystère même de Dieu, lequel n'est un qu'à travers la communion du Père et du Fils dans l'Esprit ; la seconde raison – plus strictement pastorale mais également soutenue par Jésus – réside dans le fait qu'il n'y aura pas de crédibilité dans l'annonce de l'évangile si les

missionnaires et témoins de la Parole ne sont pas eux-mêmes aussi étroitement unis que le Père et le Fils.

Je ne relirai pas devant vous la prière sacerdotale de Jésus au chapitre 17 de saint Jean. Je vous invite seulement, mes Sœurs, à la reprendre chaque fois que vous seriez tentées de douter, sinon de l'intérêt à long terme, du moins de l'urgence à mettre en œuvre tous les moyens possibles pour hâter l'avènement de l'Unité entre frères chrétiens séparés, au nom même de l'Unité parfaite du Père et du Fils, et au service de la Mission : « Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé ! » (Jn 17,21). Bien entendu, la référence au mystère de Dieu Trinité interdit de confondre unité et uniformité : le Père, le Fils et l'Esprit sont d'autant plus distincts qu'ils sont absolument Un. Tel est le mystère de Dieu, auquel toutes les Églises chrétiennes sont priées de se conformer, sans que les grandes Églises se croient autorisées à imposer leur point de vue, sans que les petites Églises s'imaginent en droit de cultiver leur particularisme. Une telle foi trinitaire est la raison d'être du mouvement œcuménique ; la priorité missionnaire en est aussi le premier objectif. C'est à Jésus que revient l'initiative de lier ainsi foi trinitaire et activité missionnaire : ces deux dimensions de l'identité chrétienne nous sont chères et, de tout notre cœur, nous essayons de vivre d'un même mouvement la foi en Dieu Père-Fils-Esprit et le service de la Mission auprès de tous les peuples. Or, Jésus nous donne la clé pour articuler ces deux dimensions : c'est justement l'Unité des Chrétiens, certes une unité blessée par l'histoire, mais une unité en voie de reconstruction, selon la perspective du mouvement œcuménique.

5. Comme toute réalité théologique – c'est-à-dire référée au mystère même de Dieu – l'Unité des Chrétiens ne peut se contenter de modèles humains, empruntés à l'expérience des sociétés terrestres. Ainsi, on dit souvent que l'Église n'est appelée à être ni une monarchie, ni une démocratie, ni une quelconque figure sociopolitique, même si elle peut aussi recevoir des enseignements de l'expérience acquise par les sociétés humaines. Ainsi, pour ne parler que de l'Église Catholique, un peu plus de démocratie lui serait parfois utile et pourrait l'aider à vivre mieux le principe de collégialité, justement réaffirmé à Vatican II. Il en sera de même dans le dialogue œcuménique. Le but n'est pas de réaliser des compromis, où l'on s'entendrait sur le minimum commun, avec le sentiment douloureux d'un appauvrissement de chaque tradition confessionnelle. De cette caricature d'œcuménisme personne ne veut aujourd'hui. Ce serait renier une part de l'expérience proprement spirituelle, acquise par chaque Église au long de

son histoire et souvent conforme à une intuition profondément évangélique. Non, le dialogue œcuménique n'est pas un marchandage, dont les résultats seraient simplement le fait de concessions mutuelles, vécues dans un sentiment de frustration, voire de culpabilité à l'égard des trésors de la Tradition ainsi abandonnés.

À l'inverse de cette culture du compromis à la fois malheureux et nécessaire, le dialogue œcuménique constitue plutôt un appel réciproque à la conversion, c'est-à-dire un effort commun de recentrage sur le cœur de la foi, c'est-à-dire la personne du Christ et le mystère de Dieu révélé en Lui. Certes, chaque Église s'engage à écouter les autres Églises, donc à recevoir comme pertinentes les questions qui lui sont posées à travers des expressions théologiques, des formes liturgiques, des modèles communautaires, des engagements éthiques autres que ceux auxquels chaque Église se trouve habituée, du fait de sa propre Tradition. Ainsi interpellée par les autres, chaque Église est invitée à vérifier en quoi sa propre Tradition est fidèle à l'évangile et en quoi elle s'en écarte, non pour abandonner ce qui fait sa richesse particulière mais pour en réguler les formes d'expression, au nom de l'essentiel, selon la perspective dite de la « hiérarchie des vérités ». Prenant l'image d'un cercle où chaque Église se trouverait en un point de la circonférence, on peut dire que le dialogue œcuménique ne doit pas d'abord s'exercer à l'extérieur du cercle, de façon superficielle, comme s'il s'agissait de compromis acquis au prix d'âpres négociations. À l'inverse, c'est en parcourant le rayon qui le relie au centre – c'est-à-dire au Christ – que chaque Église se rapprochera de sa voisine : en effet, plus les rayons se rapprochent du centre, plus l'écart qui les sépare s'en trouve réduit. C'est cela l'œcuménisme : marcher ensemble vers le Christ, en acceptant d'être interpellés les uns par les autres, et de ce fait se retrouver mystérieusement rapprochés les uns des autres...

Naturellement, un tel progrès ne peut se faire tout seul, sans une véritable démarche de conversion personnelle et collective. De fait, cela passe aussi par une méthode de travail, pratiquée de fait dans bon nombre de groupes à commencer par le Groupe des Dombes. La recherche menée ensemble, au sujet de tel point de division grave, aura intérêt à respecter les étapes suivantes : a) relecture concertée de l'histoire commune, avec une attention précise aux moments de crise et de rupture, afin de mieux évaluer les causes et la nature des divisions encore aujourd'hui éprouvées ; b) approfondissement des questions controversées, d'abord à la lumière de l'Écriture relue d'un commun accord, ensuite au regard des traditions théologiques à la fois communes et plurielles ; c) recherche concertée des voies possibles de rapprochement, de sorte que les différences ne soient plus tenues pour séparatrices mais puissent être vécues en communion, au titre d'une diversité pleinement légitime. On se trouve

alors engagé dans la voie de ce qu'on appelle la recherche du « consensus différencié », c'est-à-dire le fait de vérifier si des expressions différentes de la foi ne seraient pas, en certains domaines, parfaitement compatibles avec l'unité même de la foi. À titre d'exemple, c'est à une telle conclusion qu'est parvenue la fameuse déclaration de 1999 entre Catholiques et Luthériens, relative à la justification, qui était jusqu'alors considérée comme la principale pierre d'achoppement entre la théologie catholique et les positions de la Réforme protestante. L'avantage d'une telle méthode, c'est que personne n'a le sentiment de perdre son âme : chacun a l'assurance, non seulement d'être resté fidèle à lui-même, mais d'avoir grandi en fidélité, du fait d'avoir mieux centré sa fidélité sur le Christ lui-même, avec en prime la certitude d'avoir aussi progressé dans l'unité avec les frères chrétiens relevant d'autres traditions confessionnelles.

6. Communion interne à l'Église, mouvement œcuménique, dialogue interreligieux : ces trois domaines sont en fait inséparables, même s'il convient de les distinguer, afin de n'en négliger aucun... Il s'agit toujours, moins de faire des choses que de nous mettre en état de les accueillir, tout particulièrement dans le cas de l'œcuménisme. Il est clair, selon l'intuition de l'Abbé Couturier, que l'Unité nous viendra quand Dieu voudra et selon les moyens qu'il voudra. Il n'y a donc pas lieu de planifier le mouvement œcuménique comme s'il s'agissait d'une politique purement humaine. Il s'agit en revanche de ne manquer aucune occasion à saisir, qu'elle soit simplement d'ordre symbolique ou bien qu'elle passe par des dialogues serrés, des initiatives osées, des décisions mûries. En matière œcuménique plus qu'ailleurs, il est à craindre que les occasions perdues ne se retrouvent pas, du moins dans l'immédiat puisque en dernier lieu c'est toujours Dieu et lui seul qui conduit le mouvement vers l'Unité. C'est bien pourquoi il convient de rappeler – à la suite de l'abbé Couturier, récemment confirmé par le cardinal Kasper – l'urgence et la priorité d'un « œcuménisme spirituel », certes soucieux d'agir et capable d'émettre des propositions audacieuses et prophétiques, mais avant tout animé d'une réelle disposition à vivre la permanente et combien exigeante conversion à l'Unité, avec ce que cela suppose de mort à sa propre volonté de puissance, non seulement personnelle, mais ecclésiale et confessionnelle, ce qui – avouons-le – est encore plus difficile ! Il ne s'agit rien moins que de changer le regard sur soi-même et sur le frère chrétien, sur sa propre Église et sur la Confession de l'autre, voire sur l'idée même que nous nous pouvons nous faire de la volonté de Dieu et des moyens à mettre en œuvre pour l'accueillir et nous y conformer.

On voit l'exigence spirituelle d'une telle perspective. Elle me paraît aussi susceptible de soutenir et dynamiser un projet de vie consacrée, au service de la Mission. C'est bien pourquoi, mes Sœurs, je me permets de confier à votre prière et à votre engagement apostolique la grande œuvre de l'Unité des Chrétiens. Peut-être mon exposé vous aura-t-il paru excessivement centré sur les réalités européennes. Sans doute est-ce l'effet malheureux de ma propre particularité française, et je vous prie de m'en excuser. Je me demande cependant si cette référence européenne n'est pas inévitable en ce domaine. En effet, c'est bien le monde méditerranéen puis l'Europe qui ont produit les divisions ecclésiales, celles de l'Orient ancien, puis la séparation entre Grecs et Latins, enfin les déchirures multiples héritées de la Réforme du 16^{ème} siècle. C'est aussi l'Europe qui, au 20^{ème} siècle, a créé le mouvement œcuménique, comme une réponse bien tardive aux divisions religieuses et aux déchirements engendrés au long de son histoire. C'est encore l'Europe qui a répandu la foi chrétienne dans le monde, au prix d'un effort missionnaire considérable, notamment au 19^{ème} siècle. Mais – le malheur est là – en propageant l'évangile, l'Europe a aussi exporté ses propres divisions confessionnelles qui sont devenues aujourd'hui le lot de tous les chrétiens, dans tous les continents avec, depuis quelque temps, une multiplication des dénominations chrétiennes, au gré du génie propre aux diverses cultures.

Certes, la prolifération de nouvelles Églises, dites évangéliques ou pentecôtistes, constitue une nouvelle épreuve pour l'œcuménisme : trop souvent l'attachement exclusif au leader, la revendication ethnique exacerbée, l'absence de réflexion théologique et le primat de l'émotion, voire le recours à des méthodes d'évangélisation peu respectueuses d'autrui (ce qu'on appelle, de façon négative, le prosélytisme), rendent difficiles, parfois même impossibles, le dialogue désintéressé et la rencontre fraternelle. Ne nous décourageons pas : l'histoire du mouvement œcuménique atteste des conversions imprévisibles et des évolutions impensables à vue humaine. Sans doute en sera-t-il ainsi un jour avec les nouvelles Églises, dont le dynamisme d'ailleurs peut constituer un appel, non pas à reproduire ce qu'elles auraient de contestable, mais à convertir de l'intérieur nos pratiques ecclésiales, sans doute encore trop juridiques et trop peu attentives à l'expression spontanée des personnes et des cultures. De toutes façons, en œcuménisme comme dans la Mission en général, on ne choisit pas ses partenaires : on les reçoit de Dieu comme un don et une provocation à vivre nous-mêmes une plus grande fidélité à l'évangile. Tel est donc aussi le premier enjeu du dialogue œcuménique.

Bref, aujourd'hui plus que jamais, l'œcuménisme est devenu une affaire planétaire : entre « prophétie » (oser poser des actes et faire des démarches qui soient en avance sur la situation ordinaire) et « espérance » (tenir ferme dans l'attente de l'Unité comme don de Dieu et convertir notre vie ecclésiale dans le sens de cette promesse), le mouvement œcuménique est à vivre « maintenant » (c'est-à-dire au cœur des réalités d'aujourd'hui, qui ne sont plus celles des années faciles de l'œcuménisme, par exemple pour nous Catholiques la suite immédiate de Vatican II) et « partout » (pas seulement en Europe, mais de façon encore plus urgente dans les nouvelles Églises et les anciens pays de mission, surtout là où le christianisme est très minoritaire). Ainsi oserai-je dire, pour conclure, que le mouvement œcuménique est aussi, d'une certaine façon, à l'image de votre Assemblée générale, si diverse et pourtant si unie !
